

CRITIQUE, festival. 43ème festival « Montpellier Danse » . MONTPELLIER, Opéra Berlioz, le 1er juillet 2023. « Palermo, Palermo » par Pina BAUSCH

Dans le vaste vaisseau de granit rose qu'est l'Opéra Berlioz de Montpellier, le 1er juillet 2023, le 43e festival Montpellier Danse a vécu l'un des moments les plus forts de sa nouvelle édition en accueillant la reprise tant attendue de *Palermo, Palermo* de Pina Bausch, dont l'imposante scénographie est constituée d'un immense mur de briques, massif et menaçant, qui occupait toute la scène. Puis, lentement, presque imperceptiblement, il se mit à vibrer, avant de s'effondrer dans un fracas sourd, libérant un nuage de poussière qui envahit la salle. Ce geste inaugural, d'une puissance visuelle inouïe, n'a pas fini de hanter les esprits.

Beaucoup ont vu, dans ce mur qui tombait, l'écho de celui de Berlin, dont la chute, la même année, résonnait comme une prémonition. Mais **Pina Bausch** et son scénographe **Peter Pabst**, visionnaires, parlaient déjà des « *murs invisibles* », ceux qui se dressent dans nos têtes, entre les êtres, dans les villes. Ce cataclysme scénique ne fut pas un symbole politique, mais

l'ouverture d'un espace de possibles, une métaphore puissante de notre fragilité collective, un « anti-décor » qui engendra une dramaturgie inédite.

Lorsque le nuage de poussière se dissipa, ce ne fut pas la fin, mais un commencement. Le plateau, jonché de gravats, de sable rose et de détritrus, devint un terrain de jeu et de survie pour les vingt-deux interprètes. Ce paysage post-apocalyptique, d'une beauté âpre, était le théâtre de leurs existences. Chaque danseur avançait, semblait-il, avec sa propre histoire, ses blessures et ses élans, comme des rescapés d'un monde en ruine. Ce que Pina Bausch nous offrait là, c'était une fresque de l'intime, où la beauté, la tendresse et l'absurde côtoyaient la violence et une profonde détresse.



Car la pièce, dans sa structure fragmentée, tient moins du récit linéaire que d'un kaléidoscope d'émotions. Sur un tapis de gravats, se succèdent des saynètes d'une rare intensité. On rit et on est bouleversé par la performance d'une danseuse historique, **Julie Shanahan**, qui, hystérique et inondée de tomates, implore qu'on la prenne dans ses bras. La même image

obsédante revient : celle du désir d'amour, d'un contact salvateur, comme un leitmotiv lancinant. L'humour, tendre et grinçant, est partout. La danseuse **Nazareth Panadero**, invitée d'exception, livre un numéro de fou rire avec son monologue délirant sur des spaghettis, tandis qu'un homme, **Andreï Berezin**, donne un concert de saxophone aux chandelles, ou qu'un autre fait frire des œufs sur un fer à repasser. L'eau qui se transmet de main en main comme un trésor, le marché noir de la viande, les sacs d'ordures semés avec la solennité

d'un rituel, tout concourt à évoquer, sans jamais le nommer, un monde en état d'urgence, cruel et chaotique, qui est, hélas, resté le nôtre.

Pourtant, au milieu de ces décombres, une danse absolument nouvelle émerge. Elle est faite de gestes du quotidien, de répétitions obsessionnelles, de courses et de traversées lentes, de processions hiératiques. Les interprètes, dans une gestuelle fluide où chaque détail compte, usent de leur corps comme d'un langage personnel. On est happé par la force magnétique de la compagnie, par cette manière unique d'habiter l'espace, de le transformer par une présence brute et authentique. Le final, notamment, est d'une beauté déchirante : une procession d'êtres courbés, épuisés mais avançant, tous ensemble, dans une danse de la survie qui serre le cœur.

Palermo, Palermo est une expérience qui vous submerge, vous bouleverse et vous transforme. Le temps d'une soirée, Montpellier a vibré au rythme des cloches et du chant des cigales de Palermo, pour assister à la résurrection d'une œuvre qui, trente-quatre ans après sa création, n'a rien perdu de sa déconcertante modernité, de sa force de frappe émotionnelle, ni de son humanité fulgurante.

CRITIQUE, festival. 43ème festival « Montpellier Danse ».
MONTPELLIER, Opéra Berlioz, le 1er juillet 2023. « Palermo,
Palermo » par Pina Bausch. Crédit photographique (c) Evangelos
Rodoulis

**CRITIQUE, festival. 43ème
festival « Montpellier Danse
». MONTPELLIER, Opéra
Berlioz, le 20 juin 2023.
« Annonciation », « Torpeur »
(Création Mondiale) et
« Noces » par Angelin
PRELJOCAJ**

Sur la scène de l'Opéra Berlioz, le 43e Festival Montpellier Danse s'ouvrait en apothéose avec un *trptyque* signé Angelin Preljocaj : « *Annonciation* », « *Torpeur* » et « *Noces* ». Le public, conquis, a pu assister à une véritable démonstration de la puissance créatrice du chorégraphe, qui a orchestré un dialogue saisissant entre deux anciennes de ses œuvres, et sa dernière création mondiale, « *Torpeur* » .

L'ouverture avec « *Annonciation* », ce bijou de 1995, a d'emblée planté le décor d'une spiritualité charnelle. Dans un écrin de lumière rougeoyante, les deux interprètes, **Verity Jacobsen** et **Mirea Delogu**, ont transcendé le thème sacré. La danse, d'une précision millimétrée, explore l'étonnement, le

doute et l'acceptation de la Vierge face à l'autorité solennelle de l'Archange. Plus qu'une simple annonce, Preljocaj suggère la conception, transformant un moment de dévotion en une étreinte d'une sensualité troublante, où le sacré et le profane s'entrelacent.

La création mondiale, « *Torpeur* », a incarné un saisissant changement de cap. Après un démarrage sur des rythmes endiablés et des lignes d'une virtuosité époustouflante, rappelant l'énergie de la *post-modern dance*, la pièce a pris le temps de s'alanguir. Les douze danseurs, d'abord en mouvements frénétiques, ont ralenti le *tempo* pour explorer le toucher, la relation à l'autre et un temps étiré. Sur la scène, les corps se sont enchevêtrés en une fresque kaléidoscopique, faite de portés, de frôlements et de lenteur. C'est une grammaire de l'abandon, une « torpeur » qui n'est pas une sidération mais une suspension dans un espace-temps où la sensualité est reine.



Enfin, c'est « *Noces* », une pièce datant de 1989, qui a emporté la soirée avec une férocité intacte. Sur la musique percutante de Stravinsky, Preljocaj dépouille le mariage slave de tout folklore pour en révéler la violence. Sur des bancs d'école, cinq garçons en cravate et cinq filles en robes de velours se livrent à un combat rituel où la mariée est une monnaie d'échange. La chorégraphie, athlétique et incisive, met en scène une lutte de pouvoir où les femmes, loin d'être soumises, font face à leur destin avec une rage et une combativité bouleversantes. L'image des mariées de chiffon, jetées en l'air ou suspendues, résonne avec une puissance saisissante dans notre époque.

En confrontant ces trois œuvres, **Angelin Preljocaj** a offert au public une réflexion profonde sur le temps et la mémoire de la danse. « *Noces* » et « *Annonciation* » n'avaient rien de vieux, elles vibraient au contraire d'une énergie nouvelle, comme une

preuve que son répertoire est résolument vivant. *Torpeur*, en s'insérant entre ces deux piliers, apparaît comme le chaînon manquant, une œuvre sensible qui explore les zones d'ombre du désir et de la communauté. Cette programmation, pensée en écho, a permis de mesurer l'étendue d'un génie qui, des années 80 à aujourd'hui, n'a cessé de réinventer le langage du corps pour raconter le monde.



CRITIQUE, festival. 43ème festival « Montpellier Danse ».

**MONTPELLIER, Opéra Berlioz, le 20 juin 2023. « Annonciation »,
« Torpeur » (Création Mondiale) et « Noces » par Angelin
PRELJOCAJ. Crédit photographique (c) J.C. Carbonne**